

La bonté

Willy Apollon

Number 118, Fall 2008

La bonté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14032ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Apollon, W. (2008). La bonté. *Moebius*, (118), 63–68.

WILLY APOLLON

*La bonté*¹

Parler de la bonté aujourd'hui est quelque chose qui relève un peu du défi. Quand le concept apparaît chez les Grecs, en particulier les présocratiques, l'homme est à un moment de son évolution où il peut penser le bien, le beau, le bon, non seulement comme des idéaux philosophiques, mais bien encore comme ce à quoi aspire ce que nous appellerons plus tard, au XVII^e siècle, l'honnête homme. Entre-temps, le Moyen Âge avait prudemment relégué la bonté à la divinité. Pour les grands théologiens de l'époque, de toute évidence la bonté est d'abord et avant tout une caractéristique de la divinité. Aussi, quand plus tard, au XVIII^e siècle, Jean-Jacques Rousseau a revisité le concept en nous évoquant la bonté foncière de la nature humaine, sa position introduisait une note d'optimisme dans la vision de l'homme, qui aura certes toute son utilité idéologique pour la grande entreprise des leaders de la Révolution française, mais cet optimisme perdra vite son aura de vertu naturelle, au rythme même des aléas de cette révolution qui verra ses chefs s'entretuer les uns après les autres pour les meilleures raisons du monde, en particulier pour la promotion du bien commun et pour le salut de la république.

Si bien qu'aujourd'hui, quand des hommes de lettres me proposent de soutenir devant des citoyens emportés par la globalisation une réflexion sur la bonté, le plus inquiétant n'est certes pas l'étrange sentiment d'humilité qu'une telle proposition vient susciter en moi, mais bien plutôt cette dimension d'abjection à la limite de l'obscénité qu'il y aurait à tenir un discours qui présenterait la bonté comme un trait humain aujourd'hui.

La bonté évoque en effet ce qui peut se penser comme le plus opposé au mal, en particulier le mal radical qu'est cette volonté d'enlever à l'autre la vie, son bien le plus précieux. Or, le mal, voire ce mal radical que la guerre met en scène, est au cœur de nos sociétés nord-américaines. Ce n'est pas seulement comme divertissement populaire au cinéma que prendre la vie de l'autre relève pour nous du style de vie. L'Amérique du Nord vit en grande partie d'une économie de guerre, dans le même temps que dans tous nos discours nous nous représentons à nous-mêmes comme les grands diffuseurs de la civilisation et de la démocratie. Nos médias ne se scandalisent guère du fait que nous prétendions imposer la démocratie par la guerre. Cela semble encore tout naturel que nous voulions tuer les autres pour leur apprendre à vivre. C'est seulement quand les nôtres commencent à revenir de la guerre non comme on revient d'un stade de jeu, mais entre quatre planches, que nous commençons à nous réveiller de notre sommeil citoyen. Nous nous scandalisons volontiers des milliards que coûtent la guerre sans penser à nous demander dans les poches de qui vont ces milliards, ni combien de nos emplois et de nos moyens de vie ils soutiennent, nous qui tenons tant à notre qualité de vie. Bien sûr, nous n'avons pas tous participé à élire ceux qui nous dirigent en prenant part à ces compromissions. Même quand nous le voulons, nous n'avons pas collectivement les moyens de renverser cet état de choses à court ni peut-être même à moyen terme.

Alors parler de la bonté peut prendre dans notre cas une dimension d'obscénité qui nous contraint à une humilité nécessaire pour tenir nos discours à une certaine distance d'une hypocrisie citoyenne on ne peut plus flagrante. La bonté ne peut se penser en effet dans le champ des pratiques qui soutiennent le refus de l'autre, à plus forte raison le projet de le supprimer, même sous le prétexte d'une punition légitimée par ses crimes. La bonté fait appel à cette attitude étrange qui se résume dans une acceptation inconditionnelle de la simple présence de l'autre. Et cela suppose une éducation et des prérequis civiques que nous avons collectivement et depuis un certain temps perdus de

vue. Cela ne veut nullement dire que pour autant ils nous soient devenus inaccessibles.

Et sur ce point précisément, notre présence à tous ici, à Joliette, n'est pas un pur hasard. Nous y sommes conviés certes par quelques-uns, mais ils répondent eux-mêmes à quelque chose en nous qui refuse l'infamie entretenue par cette culture du refus et de la haine de l'autre. Ici, comme toujours ailleurs, l'artiste, le poète et l'écrivain en particulier, fonctionnent dans les marges du lien social pour y précéder le rénovateur. L'artiste en effet soutient dans le lien social la vision et le désir d'autre chose. Il n'est pas nécessairement à contre-courant, c'est plutôt qu'il est déjà ailleurs. Étranger parmi les siens, il raconte une histoire qui n'aura peut-être même pas lieu, mais où nous sommes tous collectivement déjà engagés et responsables de tout ce qui y arrive. Clochard de la transcendance qui brûle nos désirs et nos espoirs déçus, il traîne, inaperçu sous nos regards et dans nos cœurs, sa quête d'amitié jusqu'à ce que le commerce se saisisse de son geste pour l'effacer. Il n'y a pas de place prévue pour ce qu'il transporte sans en avoir ni le contrôle ni même parfois le savoir. Mais il nous renvoie inévitablement à cette dimension perdue de nous-mêmes, haillons d'une enfance volée, non-sens sublime que les jeux sérieux des grands ont rejeté dans les coulisses de la vie réelle, là où il est interdit de penser...

J'ai un peu tremblé d'une joie étonnée à l'idée qu'à Joliette et en quelques autres lieux, on oserait. On ferait face au danger de proposer l'écriture au passant. On prendrait le risque que quelques-uns sortent de la foule solitaire pour tenter de calculer l'impossible. Cela rejette toute une municipalité dans les marges du lien social, comme dans un carnaval de la poésie. Chacun pourrait ainsi se perdre, masqué, mais têtu, dans l'écriture de ce qui le déchire, et se libérer des chaînes du lien social pour figurer l'impensé. Chacun pourrait dans l'anonymat d'une écriture sans adresse renouer avec ce qui peut se donner à lire au plus proche de ce qui, dans la langue, le rend prisonnier du lien social. Chacun pourrait ainsi l'espace d'une fin de semaine plonger dans l'aventure inouïe de l'écriture, là où elle déchire le langage pour l'amener à créer une visibilité pour ce que le regard n'a jamais pu arracher

à l'audible. Peut-être à la manière dont le musicien crée une temporalité pour ce qui ne trouve pas ses mots dans le langage, sur les pas du poète et de l'écrivain qui ouvrent dans la langue des espaces nouveaux, chacun s'emparant à son tour de l'écriture pourrait défier les interdits et les idéaux dans de courts textes et livrer à une lecture publique des tressaillements d'être et des désirs qui font basculer le sens. Ces chemins de traverse, ainsi ouverts par la poésie à la générosité de chacun, espaces de don et d'abandon pour des pensées minoritaires, défient les voies tracées par les discours dominants.

Cette liberté de donner et d'accueillir sans condition que chacun retrouve dans l'entreprise d'écrire lui permet de renouer avec la quête étrange d'une bonté perdue. Ce n'est pas à un retour à la nature que l'écriture nous convie ainsi, c'est plutôt, il me semble, à une quête de nous-mêmes, une quête de ce qui en nous a toujours dit non, sans trouver d'interlocuteurs ni de compagnons de route. L'accueil et l'acceptation inconditionnels de l'autre qui fondent en nous le respect de sa parole, de son désir et de ses choix, comme une politesse sublime, nous portant à lui ouvrir les portes et à passer après lui, c'est avant tout un certain style, une certaine manière de ne pas être un salaud, pour reprendre le mot de Sartre. C'est surtout une certaine force. La capacité de faire face aujourd'hui au terrible devoir d'humanité. C'est une esthétique du style où le respect de soi commande l'étiquette de saluer en l'autre l'humanité dans sa différence singulière. Cette nécessité de reconnaître l'humanité dans la singularité de l'autre me semble l'exigence éthique décisive qui nous relie à cette bonté rêvée, qui serait peut-être le propre de l'homme, cet animal qui jouit de la liberté de ne pas être un prédateur pour ses propres compagnons.

Dans le contexte où désormais la globalisation nous plonge, nous ne pouvons plus penser l'humanité sans cette mutation prochaine. Une mutation dans les rapports entre les nations, entre les cultures et les civilisations. Le réchauffement planétaire, les déplacements de populations, l'extrême urbanisation des populations augmentant exponentiellement les pertes de ressources et l'appauvrissement des régions, et bien d'autres facteurs que nous commençons à peine à

entrevoir, nous contraindront sans doute à des solutions radicales pour une survie optimale de l'humanité dans son ensemble qui évite de sacrifier des peuples et des nations jugés inutiles ou non rentables. C'est un contexte où ce que nous vivons de façon quasi expérimentale cette fin de semaine, ici dans cette petite municipalité, pourrait devenir un facteur de mutation globale. Il faut souhaiter que nous retrouvions en nous, partout sur cette planète dont nous nous découvrons désormais citoyens et responsables collectivement, cette élégance suprême de savoir reconnaître et accueillir en chaque homme ce qu'il porte d'unique, et qui disparaîtra nécessairement avec lui : une parcelle de l'humanité en marche.

Merci.

Note

1. Communication prononcée lors de la conférence sur la Bonté organisée par le Collectif d'écrivains de Lanaudière, en octobre 2007.

